Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 34

Artikel: L'expédition du pasteur Arnaud
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205290

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

46me ANNÉE — N° 34. Samedi 22 août 1908.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'EXPÉDITION DU PASTEUR ARNAUD

Un certain nombre de Vaudois du Piémont demeurant à Genève ont commémoré, à Promenthoux, dimanche dernier, 16 août, le fait d'armes de leurs ancêtres, qu'on a appelé « la glorieuse rentrée des Vaudois ». On nous permettra de rappeler cette page émouvante de l'histoire du protestantisme.

L'édit de Nantes révoqué par Louis XIV (1685), le duc de Savoie, Victor-Amédée, ne demandait qu'à céder aux suggestions du roi-soleil et des jésuites. Il persécutait de toute façon les protestants des vallées vaudoises du Piémont. Après des luttes désespérées, les malheureux, assaillis à la fois par les armées savoyardes et françaises, durent céder au nombre et se réfugier dans les pays réformés (1686). La plupart trouvèrent un asile dans le Pays-de-Vaud. Ils y rencontrèrent des milliers de leurs coreligionnaires de France, qui avaient fui devant les dragonnades. A Lausanne, la ville avait ouvert à leur intention un hôpital à l'Evêché et leur faisait distribuer journellement deux cents livres de pain et du bois de chauffage. Tous les vendredis, des boîtes pour les offrandes étaient placées aux portes de la Cathédrale et de l'église de Saint-François.

Cependant, en 1689, la rigueur du duc de Savoie s'étant un peu relâchée et la nostalgie de leurs montagnes les tenaillant, les Vaudois du Piémont organisèrent une expédition pour regagner leurs pénates. Voici le récit qu'en a laissé le pasteur Arnaud, qui était à la tête de cette campagne :

« Le pasteur Henri Arnaud, nommé par ses compatriotes colonel et chef de l'expédition, leur donna rendez-vous dans le bois de Nyon (bois de Promenthoux), lieu fort propre à leur dessein, parce qu'ils pouvaient y demeurer facilement cachés, et qu'étant entre deux villes assez bonnes et fort proches de quelques villages, ils en pouvaient très commodément tirer des vivres, outre qu'étant tout près du lac, il leur était très facile de s'embarquer de nuit à la sourdine. Ils étaient pour la plupart heureusement arrivés au rendez-vous, et ils n'attendaient plus que quelques-uns des leurs. Mais ceux-ci, en passant par le canton papiste de Fribourg, furent arrêtés, et le médecin Bartie fut, en haine de la religion, laissé comme mort sous la pesanteur des coups dont on le chargea. Ceux qui les attendaient, ignorant ce qui se passait, lassés d'attendre et craignant d'être découverts s'ils s'arrêtaient plus longtemps, ne songèrent plus qu'à passer le lac, au nombre de 8 à 900 qu'ils étaient. Et, en effet, il était temps, car un bruit sourd s'était déjà répandu aux environs qu'il y avait des gens cachés au bois de Nyon. Ce bruit qui semblait leur devoir être contraire, leur fut, par une grâce toute divine, fort favorable ; car, s'étant fait dans les lieux circonvoisins plusieurs gageures que c'étaient les Vaudois qui voulaient faire quelque nouvelle entreprise, la curiosité porta divers particuliers à se transporter aux bateaux où l'on disait qu'ils étaient. Les réfugiés, qui n'avaient que quatre petits bateaux, jugeant que ce n'était point assez pour passer le lac avec toute la diligence que la nécessité demandait, se saisirent des bateaux de ceux que la curiosité avait ainsi amenés.

» Les Vaudois ayant par ce moyen 14 ou 15 bateaux, et M. Arnaud, qui se faisait appeler M. de la Tour, ayant fait la prière, ils s'embarquèrent entre 9 et 10 heures de la nuit du vendredi 16 au samedi 17 août 1689. Comme il y avait eu le jour auparavant un jeûne général dans toute la Suisse protestante, et qu'on y était plongé dans la dévotion, cela ne contribua pas peu à la tranquillité avec laquelle ils passèrent le lac. Cependant, tout cela ne se passa pas sans une trahison des plus noires. Car un nommé M. de Prangins [1], fils de feu M. de Balthazard, qui avait un bien près de Nyon, s'en courut comme un Judas tout le reste de la nuit à Genève, et y déclara ce qu'il venait de voir au résident de France, qui alla aussitôt à Lyon pour y faire marcher des dragons contre la troupe des Vaudois.

« Le premier trajet de bateaux fut heureux, et ils furent rejoints par un qui leur amenait dix-huit réfugiés. Cependant, après ce premier trajet, des bateaux qui avaient été renvoyés pour chercher ceux qui n'avaient pu passer la première fois, il n'en revint que trois au bois de Nyon, les autres ayant pris le chemin de la fuite. Il y avait encore 200 hommes au rivage de Suisse, qu'on fut obligé d'abandonner pour, au plus vite, lever le piquet d'un lieu où l'on était trop en danger. Cependant, un nommé Signat, réfugié de Tonneins en Guyenne, homme zélé et établi à Nyon en qualité de batelier, s'offrit de passer les Vaudois pour rien, ce qu'il fit avec les autres bateliers...

« Voilà donc les Vaudois débarqués en Chablais, entre Nernier et Yvoire, en très petit nombre, mais résolus de marcher pour recouvrer, les armes à la main, leur patrie et y replanter la véritable Eglise de Jésus-Christ. Quand tout ce qui put passer fut arrivé, on en forma un corps particulier que le capitaine Bourgeois devait commander ; mais il manqua au rendez-vous. Ce corps fut divisé en dix-neuf compagnies, dont six étaient composées de réfugiés presque tous du Languedoc et du Dauphiné, et les treize autres de différentes communes des Vallées. Après s'être ainsi organisés, ils invoquèrent le secours du ciel, à ce qu'il voulût conduire leur entreprise. »

On voit par la suite du journal de l'expédition que le pasteur-colonel déploya de grands talents militaires et ses compagnons une admirable intrépidité. La Savoie était dégarnie de troupes. Pour prévenir la levée des habitants, ils prenaient partout des gentilshommes en ôtages. Ils pénétrèrent dans la Maurienne, franchirent le Mont-Cenis. Le 25 août, ils revirent leurs chères vallées ; puis, ayant battu l'armée française et chassé l'armée piémontaise, ils reprirent possession de leurs églises, et y chantèrent le psaume LXXIV.

Dans le Pays de Vaud, chacun s'intéressait à l'expédition de cette poignée de braves. La nouvelle de leur victoire y fut accueillie avec une grande joie. « Alors, dit Arnaud, le capitaine Bourgeois [1] devint l'objet des plus vives récriminations ». Mais il voulut montrer que « ce n'était pas le cœur qui lui manquait. Il se déclara hautement capitaine-général de tous ceux qui voudraient le suivre. Alors, quantité de misérables gens, entendant parler de cette nouvelle entreprise, avec des circonstances qui semblaient leur promettre des demeures et du pain, accoururent de tous côtés ».

Bourgeois réunit sa troupe, 2000 hommes environ, sur les monts de Lavaux. Descendant par Chexbres, il l'embarqua, près de Vevey, le 11 septembre, à midi, sur trente-trois barques, grandes et petites, et aborda près de Saint-Gingolph, malgré LL. EE. qui, redoutant un conflit avec la Savoie et peut-être avec la France, avaient interdit cette équipée. Bourgeois devait payer de sa tête sa généreuse opiniâtreté. Les Alpes étant bien gardées cette fois-ci, force lui fut de se replier sur Genève. Le 17 septembre, sa flotille regagna la rive vaudoise. Arrêté à Nyon, au moment où il réglait la solde de ses hommes, il fut jeté en prison et condamné à mort six mois plus tard, le 17 mars 1690. Une multitude en pleurs le vit marcher au lieu du supplice, sur le port de Nyon, « avec la fermeté d'un héros ».

[1] Ce M. de Prangins était un colonel de l'armée du duc de Savoie.

[1] Bourgeois, dont Arnaud fait un Neuchâtelois, était d'Yverdon. Il s'était distingué comme capitaine au service de la France.

L'invisible Rhône. — Nos excellents voisins, les Français, qui ont tant de qualités et de talents, ne sont pas en revanche ferrés sur la géographie.

Il y a quelques jours, sur l'un de nos bateaux, un touriste français qui faisait le tour du lac, s'adresse à l'un de nos amis :

— Pardon, monsieur, mais, le Rhône, où donc est-il ? On ne le voit pas.

— Comment, monsieur, il n'y a pas dix minutes que nous venons de passer devant son embouchure, entre Villeneuve et le Bouveret. Vous n'y avez pas pris garde, sans doute ?

— Non, vraiment. Mais enfin, où est-il ? On doit le voir; il coule quelque part, je suppose ?

— Ainsi que je vous l'ai dit, monsieur, il se jette, entre Villeneuve et le Bouveret, dans le lac Léman, dont il est le principal affluent ; puis il en ressort à Genève, d'où, par Lyon et la Provence, il se dirige vers la Méditerranée où s'achève sa course.

— Mais je le sais, monsieur, je le sais. C'est très bien cela. Mais ici, en Suisse, puisque le Rhône prend sa source au Mont-Blanc, on doit le voir aussi, ce me semble !...

La consigne. — Qui que ce soit qui vienne me demander, répondez que je n'y suis pas, dit l'autre jour Mme *** à sa bonne.